

Onanisme(s)

Olivier Stroh

Silence. Intérieur nuit. Je hais les autres. Je les hais véritablement. Seule ma compagnie sied correctement à ma main et à mon cerveau. Le matelas est souple, la lumière éteinte, le cerveau en effusion. Je gis de tout mon corps sur le dos, afin de mieux sentir l'orgasme. Je hais tout simplement les autres. La seule perspective d'être touché(e), d'être embrassé(e), d'être pénétré(e) ou de pénétrer me mène à des summums de nausée que l'amour de la beauté physique de mes congénères n'empêche pas d'affleurer dans chaque connexion synaptique de mon cerveau. Je dois reconnaître une certaine attirance pour les corps, pour les centimètres carrés de chair, pour les sexes indifférenciés, longs ou courts, concaves ou convexes, XX ou XY. Certes, je dois le reconnaître, je dois l'avouer, je dois le confesser : un tableau de Poussin, un dessin de Cocteau, un film de Youporn, une affiche de calendrier Pirelli ou des Dieux du stade ne me laisse pas de marbre, sans émoi, moi, pornophobe.

Silence. La nuit de mon intérieur n'a jamais vraiment été explorée, hormis par les corbeaux de la chirurgie et les outils de l'onanisme. Une fois, une seule, il m'a été donné de rencontrer chacal de la race humaine pour copuler à deux et inventer un va-et-vient jouissif fait de philtre d'amour, de mots doux, de boisson à dizaine de degrés d'alcool et de pulsions libidineuses

extatiques aptes à contenter le sexe de l'autre et mon plaisir personnel... ou l'inverse. Mais silence. Coïtus interruptus. L'alchimie du verbe et des corps avait été cette fois-ci le désastre boueux de deux individus qui s'entremêlaient lors même que la volonté de chacune de ces bestioles n'avait pas sa batterie rechargée à 100%. Coïtus desastrus... ou un truc comme ça... Seuls ma main et mon sexe sauraient être mes amis à l'heure présente.

Silence. Intérieur lampe allumée désormais. Je regarde mon corps et ne le déteste pas : mes cheveux, mon nez, ma bouche, mes tétons, mon nombril, mon sexe, mes cuisses, mes pieds... Seules mes fesses restent rétives à se dévoiler aussi facilement à mes yeux. Je saisis donc un miroir et découvre, fantôme ironique, le trou de mon anus, que je ne connais guère, que je scrute attentivement, que je découvre à l'envers dans le reflet de l'ersatz de psyché et qui, soudain, me laisse de marbre. Même cela n'est pas beau à regarder. Même les fondements se révèlent finalement fades, âpres, cliniquement simples. Je prends néanmoins mes doigts à deux mains et essaie d'exciter les bords de ce trou pour ressentir un semblant de contentement solitaire. L'index pénètre l'orifice, puis le majeur, et le va-et-vient orgasmique joue sa minable partition pour essayer de faire croire à une jouissance immédiate. De l'autre main, je saisis l'un de mes tétons et le triture généreusement, jusqu'à essayer de me convaincre que le corps a le droit au plaisir dans toutes ses parcelles de peau et de muqueuse. Mais rien : coïtus interrogatus. J'ai pourtant bien relevé les jambes de mon corps, me suis installé(e) avantageusement sur le lit, ai rêvé à toutes ces anatomies observées qui semblaient prendre leur pied, en tableau ou en vidéo. Et rien. Coïtus solitaire triste.

Mais est-ce que je désire ? Qui est-ce que je désire ? J'ai finalement la réponse : moi, tout simplement. Les gens sont tristes, hélas ! Et j'ai vu trop de haine. Délicatement, je m'enlève les doigts du cul et me repais de cette sentence : les gens sont manipulateurs ou manipulés, tristes ou gais, léthargiques ou surexcités. Ils ne m'intéressent pas. Je ne m'intéresse pas moi-même. Seul le vague concept désincarné d'orgasme me titille le sexe, les poils et le cerveau. Or, pour cela, il en faut deux, ou trois, ou quatre... ou même être unique et nu. Mais je n'y arrive pas. Je n'arrive pas à combiner ma détestation du genre humain et l'impasse à sens unique du plaisir solitaire. Coïtus dubitatif. C'est décidé : je me relève du lit et part chercher une feuille de papier et un crayon. Je pourrais utiliser le crayon comme ustensile impudique mais rien que sa forme pointue me fait peur, ne m'inspire pas confiance. De nouveau sur mon lit, sur le dos, tout à mon plaisir personnel, je note : « Je déteste les gens, je ne m'aime pas. Or, pour l'excitation, il faut être deux : l'autre et moi. »

Silence toujours. Intérieur lampe tamisée. Je froisse la feuille et me dis que même écrire ne m'apporterait aucun plaisir sans la perspective d'être deux, un lecteur et moi. Là encore, il faut être deux. Quel désastre ! Quelle poisse ! Quelle colère ! Même écrire ne m'apporte aucun bien-être, ce contentement que le bouillonnement d'ardeur des corps n'est même pas susceptible de faire affleurer en moi. Je ramasse instantanément la feuille, la défroisse et la déchire en deux, quatre, huit, seize morceaux ; les écrase nerveusement sous mon pied nu ; les frotte sur le sol rugueux et fulmine de cette incapacité à trouver ma quiétude orgiaque dans la production de mots autant que dans l'épanchement de sécrétion. Je ne sais pas écrire ! Je ne sais pas

baiser ! Je déteste les gens ! Je ne m'estime pas plus ! Je ne connais pas le plaisir ! Je ne le connaîtrai jamais ! Je vomis à la tête des libidineux et autres priapiques de toutes sortes. Une fois ces pensées exprimées à haute voix, seul(e), dans ma chambre, devant ma lampe, mes tableaux et mon lit, je me risque à attraper le miroir et observe, dans l'interdiction, mon visage rouge de colère aussi nerveux que si je venais de jouir de tout mon être.

Silence. *Amor fati*. La fatigue s'excitant en moi, je me laisse tomber sur le lit après avoir jeté le miroir contre le mur et l'avoir entendu se briser en plus de morceaux que ma feuille de papier n'aurait pu en produire. Le corps raide, sur le dos, les jambes tendues, les mains le long du corps, je sens ma respiration qui commence à s'assagir après cet instant d'inflammation de mon entendement. Ma main droite, cependant, commence à ne plus rester en place, trop longtemps assagie par l'usage comme pince à crayon. Elle commence à caresser ma jambe, puis mon flanc. Ma respiration repart. Je songe à vouloir réfréner cette main mais le souhait le plus profond de mon être n'est pas celui-là, à ce moment présent. D'un regard nonchalant, je vois sur l'horloge minuit s'afficher et ma main gauche instantanément de venir masquer mes yeux pour les plonger dans un silence intérieur nuit. Ma main droite continue son exploration de mon épiderme en remontant sur mon torse, mon nombril, puis en redescendant vers les poils pubiens. Les caresses que je me prodigue à moi-même semblent n'être le fait que de cette seule main qui a pris le pouvoir de tout mon corps. Elle court sur la peau et trouve encore une fois mes tétons qu'elle commence à malaxer. La main gauche reste en place pour faire de moi l'aveugle à mon propre sort organique.

Silence licencieux. Dans la clarté de ma nuit, je vois ces corps d'actrices et d'acteurs de films érotiques se mêler et exhiber le plaisir perpétuel que la libido peut engendrer chez chacune et chacun. Mon voyeurisme ne me fait pas quitter l'admiration pour ce ballet nerveux empli de transpiration et de halètements. Coïtus progressivement malicieux. Soudainement, irréprensiblement, décidé(e), je me relève et ramasse les morceaux épars de papier pour noter frénétiquement ma dernière pulsion en date. Mais il m'est impossible de rameuter les micro-feuilles. Vite, une autre, le petit crayon, les petites idées : « Il faut tout perdre pour jouir correctement. Il faut cesser d'attendre pour se mettre à trouver le plaisir (d'écrire). Tout est vain : résolvons-nous au plaisir. » *Amor fati*. Coïtus émergeant. Je regarde mon sexe, qui mime un semblant d'érection : que c'est bon d'écrire ! Belliqueuse putain, la Muse est bonne ! Je m'assieds sur le rebord du lit ; d'un bond, me relève ; d'un trait, court allumer le plafonnier. Les quelques bougies qui traînent sont elles aussi instantanément embrasées. La lumière baigne désormais l'ensemble de la pièce et je peux admirer l'ensemble de ce qui me sert d'enveloppe charnelle, tout sexe dehors.

Silence assourdissant. Intérieur éclairé. Je jette la feuille de papier en l'air en criant généreusement un « merde » retentissant et me lance de tout mon poids sur le lit pour me remettre en position d'attaque. Le sexe frémit, l'anus est en nerf, les poils sont hérissés, les tétons se manifestent ; je sens le lait corporel monter en moi et décide avantageusement de guider ma main droite vers mon sexe par cette main gauche qui sait prendre les initiatives. Tout mon être n'est qu'une succession d'organes et de membres tendus vers une transe que seul mon

cerveau en ébullition guide, pâtre délirant. Les autres me sont indifférents, le monde m'est égal, le sexe est ce que je déciderai : je veux me masturber en paix ! Coïtus éruptif ! L'instigatrice des mots écrits et du plaisir personnel s'occupe de mon sexe qui n'en peut plus : je me branle et le sexe et le cerveau. Et je vous emmerde. Bordel, que c'est bon !

L'auteur

Passionné de littérature, notamment française et contemporaine, Olivier Stroh explore, par différents chemins, ce monde toujours recommencé depuis plus de vingt ans. Ses premiers textes, il les écrit à l'âge de vingt-deux ans. Depuis, il est devenu journaliste littéraire (Lire, BIP TV depuis 2019), enseignant de lettres, conférencier sur l'écrivain-voyageur Pierre Loti et sur la littérature autobiographique du XIX^e siècle. Ses textes traversent les marges, sondent les solitudes houellebecquiennes, scrutent les communications avec les morts. Plus qu'un simple genre littéraire, la nouvelle est, pour lui, un art d'écrire le nécessaire du poétique. Onanisme(s) est sa deuxième nouvelle publiée sur le site de la revue Rue Saint Ambroise comme « Nouvelle de la semaine ».